



Derrière la seizième porte *Une classe pour s'évader dans la prison* de Françoise Leclerc du Sablon

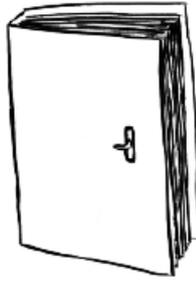
(Editions L'Harmattan, janvier 2015)

Seize : c'est le nombre de portes verrouillées qu'il faut passer avant de pénétrer dans la salle de classe de Françoise Leclerc du Sablon, dans une maison d'arrêt des femmes quelque part en France. Seize portes, c'est beaucoup, et pourtant, une fois arrivée devant le tableau, autour de la grande table commune, tout reste à faire. Car ce à quoi nous sommes confrontés dans *Derrière la seizième porte*, c'est, plus qu'à la prison comme lieu physique de réclusion (et pourtant, l'auteure n'oublie jamais tout à fait que derrière le mur, il y a le mitard, et puis au-delà, les rangées de cellules où l'on vit vingt-trois heures sur vingt-quatre), aux multiples prisons, intérieures, intellectuelles, sociales auxquelles sont confrontés ceux et celles qu'elle rencontre, jour après jour, dans sa classe.



62

* 53 Mars / Avril 2015



L'engagement de Françoise Lederc du Sablon, c'est en effet, avant tout, celui d'enseigner auprès de personnes en situation d'illettrisme. Après une première expérience d'institutrice auprès d'enfants arrivant de l'étranger, puis à l'Animation Lutte Contre l'illettrisme de la région Bourgogne, elle se tourne vers la prison. « C'est là que j'étais sûre de pouvoir travailler avec des ados et adultes, et sur la question de la lutte contre l'illettrisme qui me passionne », nous a-t-elle confié. Et l'expérience lui plaît, elle reste.

Pourquoi les femmes ? « Sans doute parce que mes collègues ne souhaitaient pas cette affectation » ; mais aussi parce que le monde carcéral féminin, moins surpeuplé, permet de rester en contact avec tous ceux qui vivent la prison au jour le jour : « une responsabilité en direct, un contact direct avec les surveillantes du quartier ».

Son livre se construit justement en portraits croisés, de détenues surtout, mais aussi, au détour d'une page, d'intervenants dans la prison, de surveillantes. Car la salle de classe, qui représente un des rares endroits de la détention où chacun peut, enfin, avoir un rôle actif, révèle à sa manière autant de personnalités, de singularités, de parcours qu'il y a d'élèves. C'est enfin le lieu où l'on est reconnu pour soi, où l'on peut envisager la prison, peut-être, comme un endroit où l'on ne perd pas tout. Elles disent, souvent : « Si je n'avais pas eu ce temps de prison, je n'aurais jamais eu le temps de penser à moi et d'apprendre à lire. Si je n'avais pas eu ce temps, je n'aurais jamais appris à prendre soin de moi ». Parfois même,

elles découvrent pour la première fois qu'elles ont le droit de s'exprimer : « L'une d'elles, raconte Françoise Lederc du Sablon, n'avait jamais eu à utiliser le pronom "je", parce qu'on ne lui avait jamais demandé son avis, ce qu'elle voulait, ce qu'elle pensait... Je l'ai raconté dans le livre tellement ça a été marquant ».

Ce qui frappe donc tant dans l'expérience de Françoise Lederc du Sablon, c'est le rôle paradoxal de la prison comme lieu de « désaliénation » personnelle. « Je crois qu'il est désolant qu'il faille aller en prison pour trouver certaines choses ! » s'exclame-t-elle. La prison prive d'espoir, de perspectives, certes ; mais quand elle est comprise comme un temps limité, saisie comme une opportunité, elle devient ce que l'auteure nomme Joliment, à la suite d'Eugène Minkowski, un « temps d'attente créatrice ». En témoigne l'histoire de Daniel, cet homme illettré qui ne retiendra rien pendant près de deux ans d'enseignement, pour finalement accomplir en trois semaines, après l'annonce de sa libération prochaine, des progrès phénoménaux.

Alors, finalement, quand on lui demande à quoi ressemblerait une prison idéale – pour coller au thème de ce numéro du *Passe-Murailles*, la conclusion de l'auteure est sans surprise : « Les mots, les mots sont ceux qui permettent de ne pas être obligés de passer à l'acte ; alors il faut donner des mots, permettre la pensée ; une prison idéale serait un lieu où on accéderait à la pensée, où on pourrait vraiment se construire en tant que personne humaine, digne, debout ; un lieu où

chacun apprendrait, où chacun travaillerait, où chacun vivrait avec d'autres, pour construire déjà un peu de la société où il retournera après ».

Car ce qu'il ressort de ce livre, c'est que la prison est, pour l'essentiel, un espace secrété par une société elle-même incapable d'agir en amont pour donner à tous ses membres les moyens de se libérer des circonstances sociales, linguistiques, économiques dans lesquelles ils sont nés. Pour citer Michel Foucault, dans *Surveiller et Punir*, « il faut constater que le pouvoir produit du savoir ; que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre ; qu'il n'y a pas de relations de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir ». La prison, espace de relégation ni tout à fait en-dehors, ni tout à fait dans la société, distille une violence dont on ne peut se libérer qu'à condition d'en comprendre les ressorts, les justifications, par le savoir : c'est le rôle paradoxal de l'école dans le monde carcéral, éclairé avec une grande pertinence par la Seizième Porte.

Anouk Canet
bénévole à Fresnes